

dimanche 10-10-1948.

ROCHEFORT-SUR-MER

-1-1-1-

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DE LA RESISTANCE ROCHEFORTAISE

M. MAHOT, ancien déporté, nous conte ce que fut la vie des résistants enfermés à la prison Saint-Maurice

Il n'est pas possible d'évoquer la prison de Saint-Maurice sans rappeler des souvenirs pénibles aux familles qui ont tant de fois franchi la porte de ce bâtiment pour apporter à un être cher une nourriture substantielle, le réconfort du mot clandestin. Je m'en excuse à l'avance, près de vous surtout Mesdames, mais je suis certain que vous comprendrez qu'il ne pouvait en être autrement en ce jour où l'on glorifie la mémoire de ceux qui sont passés à la prison Saint-Maurice avant de tomber sous les balles des pelotons d'exécution ou de périr dans les horribles camps de concentration.

Parler de ceux qui sont passés à la prison Saint-Maurice, c'est retracer une partie de l'histoire de la Résistance rochefortaise. Aussi, je dois vous expliquer pourquoi je vais être amené à parler de camarades que je n'ai pas directement connus.

Plusieurs groupes de Résistance, vous le savez, ont connu ici l'emprisonnement. Normalement, la parole aurait dû être donnée aux rescapés de chacun de ces groupes. Pour ne pas prolonger cette cérémonie de façon exagérée, pour éviter une multiplication des discours, la section de Rochefort de la F.N.D.I.R.P. et la section de l'O.C.M. se sont mises d'accord pour ne donner la parole qu'à un seul rescapé, parlant au nom de tous ceux que l'amour de la France et l'esprit de résistance à l'oppression ont conduits dans cette prison. Comme je fais partie du groupe qui y a séjourné de beaucoup le plus longtemps, j'ai été désigné. Je ferai mon possible pour remplir cette mission. Si quelques omissions étaient constatées dans l'énumération de ceux qui, après un passage plus ou moins long dans ces lieux, ne devaient plus revenir, soyez persuadées qu'il n'y a aucune mauvaise volonté de ma part et le seul reproche que j'aurai mérité ce sera de n'avoir pas assez recherché les éléments renseignements indispensables.

La Résistance, la lutte contre l'odieux occupant. Auront-ils cru, ceux qui cherchaient à s'adapter à l'ordre nouveau et au régime de Vichy, que dès le 15 Octobre 1940, la Résistance s'organisait à Rochefort, sous l'impulsion de Billon qui avaient été contactés à Bordeaux par un Officier Gustave Bourreau et d'Amils de l'Intelligence Service? Ces précurseurs formaient, en effet, le groupe "Tatave" qui réunissait des jeunes gens de tous les horizons politiques ou religieux et qui œuvrait activement, apportant aux autorités

.../...

2

.../... alliées tous les renseignements utiles concernant les troupes d'occupation, diffusant les tracts clandestins et les nouvelles de la radio interdite, multipliant les sabotages contre les lignes téléphoniques de l'ennemi, s'emparant d'armes allemandes ou les rendant inutilisables... et cela jusqu'au 13 septembre 1941, date de l'arrestation de son chef Gustave Bourreau. Conduit à la prison St-Maurice, il allait bientôt y voir arriver tous les membres de son groupe. Saint-Maurice ne fut pour eux qu'une courte étape. Dirigés sur LaFong, questionnés, torturés, ils allaient être condamnés par le tribunal allemand de Bordeaux. Bourreau et Billon étaient fusillés le 23 Novembre 1941. Les autres, après avoir purgé leur peine ou s'être évadés, reprenaient du service dans la Résistance et participaient à la Libération.

Les premiers, ils étaient passés à Saint-Maurice, mais leur exemple malheureux ne devait pas décourager la Résistance qui se reformait sur d'autres bases. Le 30 septembre 1942 c'était Georges Quinault qui passait à son tour, puis en mai 1943 Jabuill, Petit, Salle, Gilles, Jamin, Chupin, vaillants F.T.P. du Front National, qui avaient diffusé des tracts et mené une action armée contre l'ennemi. Ils devaient bien vite aller à Poitiers où les retrouveront le commandant Tassel, le docteur Menchière et Faugon, qui passaient à leur tour à la prison Saint-Maurice le 18 juin 1943. Seuls les trois derniers devaient et nous rapporter le témoignage des souffrances endurées et de l'héroïsme des autres.

Jusque là la prison Saint-Maurice n'avait été qu'un lieu de passage, qui abritait ses hôtes involontaires un jour ou deux. Mais en Octobre 1943, en raison du très grand nombre d'arrestations de résistants, la prison de LaFong près La Rochelle, étant comble, Saint-Maurice devint un lieu de séjour durable et les dispositions furent prises à cet effet par la Gestapo. Les résistants arrêtés à partir de la nuit du 8 au 9 Octobre 1943 et les jours suivants allaient y séjourner deux mois et plus, au moins les membres du groupe la plus nombreux.

A cette époque, en effet, les dirigeants de la Résistance O.C.M. ayant été arrêtés à la Rochelle dans des circonstances qui n'ont pas encore été bien éclaircies, les interrogatoires habiles, les tortures, les délations permettaient à la Gestapo de prendre dans ses filets la plus grande partie des résistants O.C.M. Deux groupes de même origine, mais nettement séparés dans l'esprit de la Gestapo, comme d'ailleurs dans l'esprit des intéressés, qui ne connaissaient pas leur commune affiliation allaient passer à Saint-Maurice. Le moins nombreux avec Signon, Duaud, le docteur Touchaud, devait, peu de temps après être dirigé sur Poitiers et La Pierre-Levée. Le plus nombreux (28 arrestations devaient être maintenues) devait rester à Saint-Maurice jusqu'au 13 décembre 1943. Le séjour commun des deux groupes pendant quelques jours n'allait d'ailleurs pas leur permettre d'éclaircir la similitude d'origine dans la Résistance de patriotes, travaillant pour la même cause et ceux d'entre nous qui ont laissé leur vie dans cette affaire sont morts sans en avoir rien su.

La prison Saint-Maurice n'était pas conçue pour tenir au secret absolu les hommes qu'on y avait enfermés, fort heureusement d'ailleurs, car ceux d'entre nous qui ont acquitté, faute de preuve le doivent à cette impossibilité de nous tenir au secret complet.

La prison comprend des chambres disciplinaires et des cachots, indistinctement et selon les locaux disponibles, les uns furent enfermés dans les cachots, les autres dans les chambres.

Comme il n'existait pas de cuisine, nos familles furent chargées de pourvoir chaque jour à nos repas. Nouvel avantage ainsi, non seulement nous n'étions pas au secret au point de vue des camarades arrêtés dans la même affaire, mais, avec la nourriture, les nouvelles du dehors nous parvenaient aussi. Malgré les affiches rouges, menaçantes, placardées sur les murs à cette époque, les témoignages de sympathie ne nous étaient pas ménagés. Que de dévouement, que d'abnégation nos familles et nos amis ont montré alors. Que de conversations ont pu être échangées avec les amis montés sur les remparts malgré la garde toute proche; Rochefort ne reniait pas les résistants enfermés.

Les parents, les amis ne se doutaient cependant pas de ce qui se passait dans la prison et tout ne pouvait être dit alors, s'il n'est pas possible d'entrer dans trop de détails à l'occasion de la cérémonie d'aujourd'hui. Je veux pourtant faire revivre pour vous quelques scènes caractéristiques.

A peine incarcéré, Jean May, député de Larennes, était conduit à la Feldgendarmrie. A 7 heures du soir, après un interrogatoire de plus de quatre heures, il avait rapporté dans sa cellule, gémissant, hors d'état de faire un mouvement à peine capable de parler. Il nous raconta (la communication entre nos cellules était facile) l'horreur de cet interrogatoire à coups de nerf de bœuf, les brutalités de quatre policiers se relayant pour le frapper, ses évanouissements, ses réveils à coups de seaux d'eau glacée et toute la nuit nous l'entendîmes gémir sur sa planche. Au matin, il nous appela et nous dit : " Hier j'ai été matraqué, assommé, torturé ils voulaient des noms, des noms. Je n'ai rien dit. Ils veulent arrêter mon fils, faire parler ma femme arrêtée hier, par quels moyens? Ils doivent recommencer aujourd'hui à me torturer. Je sais beaucoup. Je n'ai rien dit hier, mais maintenant j'ai peur de moi. J'ai peur de ne plus avoir le courage de me taire. J'ai bien réfléchi, il faut que je meure. C'est le seul moyen d'empêcher des arrestations nouvelles." Comment dire maintenant ces quatre heures d'efforts impuissants pour mouvoir des membres douloureux, des mains sans force, ces quatre heures de vains efforts d'un homme acharné contre lui-même essayant de se couper les poignets, puis la gorge avec une pauvre lame de rasoir de sûreté, tentant de s'étrangler avec une serviette et un mouchoir, puis le long silence qui suivit jusqu'au moment où enfin un gardien ouvrit les cellules.

Puis ce fut la vision de Mangot, torturé par trois fois incapable de marcher pendant de longues jours, à la suite de coups sous la plante des pieds, de Mangot qui réussit, huit heures de son groupe ayant été arrêtées, à tromper Gestapo et tribunal et à arracher sept acquittements faute de preuve.

5
... pas bien étudiés et encore moins réalisés. C'était pourtant relativement facile et de telles facilités ne devaient plus se retrouver.

Après ces souvenirs pénibles, je ne crois pas ternir la mémoire des camarades que nous honorons aujourd'hui en citant ceux faits qui les ont amusés alors dans les moments les plus sombres de leur existence. Il est toujours possible de se détendre et d'oublier quelques instants : c'est nature c'est humain, c'est une force dans l'adversité.

Je pense à Jean Coriche qui avait trouvé moyen de rallumer la lumière après l'extinction des feux qui se faisait très tôt et à l'étonnement des Allemands qui s'en apercevaient le lendemain matin et se reprochaient d'avoir mal fait leur service quand les prisonniers de la chambre éclairée se plaignaient d'avoir dû subir la lumière toute la nuit.

Je pense à un autre camarade dont je tairai le nom car c'est un rescapé. À notre grande joie, il disait des grossièretés à un gardien particulièrement déboussaire tout en semblant lui témoigner de l'amitié, allant jusqu'à le ceinturer et le soulever de terre. Le rire épanoui de ce gardien s'appelait Loïs, un rire bien fait pour attirer les brimades : sa satisfaction grotesque déchainait la joie des spectateurs.

La prison Saint-Maurice, ces exemples le prouvent, n'avait rien de la rigueur des geôles parfaitement organisées pour la répression et avec lesquelles nous allions ensuite faire connaissance. Passée à période des interrogatoires, partie la Gestapo, la vie aurait pu être supportable. Le seul homme qui ait quitté directement Saint-Maurice pour le dernier supplice fut un colonel, revêtu de l'uniforme allemand que nous avions connu plus d'un mois, attendant sa grâce et acceptant avec plaisir et reconnaissance les suppléments alimentaires que nous pouvions lui offrir. Le matin de son exécution, qui a dû avoir lieu au Polygone, pour la première fois la prison s'est animée beaucoup plus tôt que d'ordinaire et je crois que nous avons tous été peints de la mort de ce pauvre diable qui avait su gagner notre sympathie.

Le 13 décembre 1943, des commissions cellulaires emmenaient vers une direction inconnue qui devait être celle du port du 86, à Bordeaux, les 28 camarades qui avaient vécu à Saint-Maurice les péripéties que je viens d'indiquer et Saint-Maurice allait redevenir un simple lieu de passage. À noter que le 6 novembre, Jaumac y avait subi une courte incarcération au cours de laquelle il n'avait pas été possible de prendre contact avec lui et qu'en janvier 1944, Emile Marchand devait y passer à son tour.

En ce dimanche, 10 octobre 1948 qui correspond exactement à cinq ans de distance au dimanche de 1943 qui vit le 21ème jour de l'incarcération de nombreux camarades aujourd'hui disparus, il m'est pénible de penser, alors que je viens de les évoquer, alors que la proximité de ce bâtiment qui a abrité nos souffrances et nos espoirs rend plus précis encore leur souvenir, qu'ils sont sortis par cette porte pleine de vie et que nous sommes plus qu'un petit nombre de rescapés pour glorifier leur mémoire et leur apporter notre pieux hommage.

... Quelques jours plus tard arrivait Jean Gauthier de Marennes, avec une cuisse aux chairs broyées, éclatées sous les coups de matraque, avec des plaies profondes jusqu'à l'os, en pleine putréfaction. Jean Gauthier à qui l'on voulait couper la jambe et qui devait guérir de cette blessure pour voir prolonger son supplice et finir misérablement au camp de Hatzweiler. Arrivèrent aussi les frères Corichon, Luc, Pierre Whien, Palatin Michetarnes, Baluret de Marennes ou de l'île d'Oléron; Cousandé du groupe de résistance de Montguyon, tous déjà meurtris et qui attendaient dans l'anxiété la reprise des interrogatoires.

Le Gestapo inspirait une terreur profonde compréhensible mais cette terreur était aussi partagée par nos gardiens allemands. Cependant, peut-être, en raison des contacts quotidiens avec les familles, peut-être parce qu'ils avaient encore un cœur et n'avaient pas les méthodes de la Gestapo, ils faisaient leur possible pour adoucir notre sort. L'un d'eux amena un jour dans un couloir des cachots la petite fille de l'alcôve. Quelle vision pour cette enfant, mais aussi qu'elle émotion pour nous quand la lourde porte de l'alcôve s'ouvrit et que l'enfant lui dit " Papa ". Ce simple mot résonna dans le plus profond de l'être chez tous ceux qui l'entendirent et nous nous confîmes ensuite, que nous avions pleuré. Une autre enfant, une fillette, fut amenée voir son père, Jean Gauthier et cette enfant sut habilement glisser à son père un billet que sa mère lui avait confié.

Et plus tard, quand les interrogatoires furent terminés et que nous fûmes groupés par quatre ou cinq dans la même chambre avec quelle joie, malgré nos corps meurtris, n'arrivions-nous pas à voir quelques secondes, les parents, les amis introduits dans la cour de la prison pour apporter les repas. Il fallait pour cela, pénétrer dans la chambre occupée par Langot. Par un trou dans le coin du carreau un petit morceau de bois nous permettait d'écarter la toile de sac qui était devant la vitre perchés sur un lit renversé, chacun notre tour, nous profitions de cette subaine. Vision fugitive certes, mais visions des lieux pour certains d'entre nous.

Dirai-je l'ingéniosité des épouses et des mères pour introduire clandestinement le billet si attendu et le tabac si précieux? Que de recettes ont été échangées en confidence, le petit pain, les oeufs au lait renfermant une petite boîte étanche contenant ce que nous attendions avec impatience, les phrases écrites sur les petits pots en aluminium, ou les lettres, même au linge sale que les allemandes répugnaient à visiter; procédés érudits que nous trouvions très ingénieux mais qui n'étaient plus courts dans les grandes prisons où la rouille était méthodiquement faite et où, souvent aussi, les colis étaient interdits.

Les interrogatoires à grand renfort de coups de nerf de bœuf se faisaient au premier étage dans les pièces donnant sur l'endroit où nous nous trouvions en ce moment. Les jours où cela avait lieu, les familles devaient attendre dehors que la séance soit terminée, mais il est des femmes qui ont entendu

... J'ai déjà indiqué que les premiers parmi les détenus passés à St-Maurice, Boureau et Billion avaient été ensuite fusillés.

Georges Quinault devait finir en camp de concentration.

René Petit, Gilles, Jamain allaient aussi être fusillés avec Henri Salle, Pierre Jabouille et Chapin.

Etchebarne, Palacin, Duc, les frères Gorichon,

Whien étaient promis au peloton d'exécution.

Jean May, Mangot, Georges Guérineau, Jean Gauthier Baluret, Gerbaud, Perdriau, Haud, Emile Marchand ne survivaient pas au camp de concentration.

Et depuis la libération, alors que le but pour lequel tant de sacrifices avaient été faits, tant de sang héroïque avait été versé, alors que ce but était atteint, d'autres noms sont venus s'ajouter. La perte de René Chauvet, de Roger Denis, de Clovis Laimé, de Saunier qui connaissaient la force et les outrances de la vindicte allemande, mais qui s'en étaient trouvés que confirmés dans leur esprit de résistance n'ajoutant aux pertes déjà cruellement ressenties.

Rocheport a payé un lourd tribut, d'autant plus que bien d'autres résistants sont aussi disparus sans être passés à St-Maurice.

Je ne tirerai pas de conclusion sur l'utilité ou non de leurs sacrifices. Ceux qui meurent pour un noble idéal sont toujours glorieux et leur sacrifice n'est jamais vain si, parmi ceux qui vivent il en est qui les ont compris et qui cherchent à continuer l'œuvre qu'ils avaient ébauchée.

La seule chose contre laquelle je voudrais m'élever c'est l'oubli. Or, une cérémonie comme celle d'aujourd'hui montre assez clairement que tout le monde n'oublie pas. L'après-midi que la section locale de la F.R.D.L.R.P. et l'O.C.M. ont trouvé pour perpétuer en ce lieu la mémoire des camarades qui, après y avoir passé et souffert, sont morts pour que la France vive, le montre assez. Seuls, ceux dont la conscience n'est pas tranquille peuvent se trouver offusquer du rappel des souffrances et du martyre de ces purs Français et se trouver gênés de rencontrer dans bien des endroits le rappel de leurs noms et de leurs exploits.

Nous sommes encore quelques uns qui avons connu leurs espoirs, qui avons partagé et compris leur idéal et nous disons qu'il faut, non seulement éviter l'oubli, mais encore continuer le combat qu'ils avaient engagé contre les forces de haine, de mensonges et de guerre, continuer le combat pour que la France, dans la paix et la prospérité redevienne la terre de liberté, de justice et de fraternité à laquelle ils ont sacrifié leur vie parce qu'ils ont cru en elle jusqu'à leur mort. Tout incroyant que je suis, je suis encore certain de ne pas trahir leur mémoire en affirmant qu'ils se seraient tous pleinement associés à l'appel que l'abbé Louis a si magnifiquement lancé ce matin au cours de la cérémonie religieuse.

2

.../... alliées tous les renseignements utiles concernant les troupes d'occupation, diffusant les tracts clandestins et les nouvelles de la radio interdite, multipliant les sabotages contre les lignes téléphoniques de l'ennemi, s'emparant d'armes allemandes ou les rendant inutilisables... et cela jusqu'au 13 septembre 1941, date de l'arrestation de son chef Gustave Bourreau. Conduit à la prison St-Maurice, il allait bientôt y voir arriver tous les membres de son groupe. Saint-Maurice ne fut pour eux qu'une courte étape. Dirigés sur LaFong, questionnés, torturés, ils allaient être condamnés par le tribunal allemand de Bordeaux. Bourreau et Billon étaient fusillés le 23 novembre 1941. Les autres, après avoir purgé leur peine ou s'être évadés, reprenaient du service dans la Résistance et participaient à la Libération.

Les premiers, ils étaient passés à Saint-Maurice, mais leur exemple malheureux ne devait pas décourager la Résistance qui se reformait sur d'autres bases. Le 30 septembre 1942 c'était Georges Quinault qui passait à son tour, puis en mai 1943 Jabuill Petit, Salle, Gilles, Jamin, Chupin, vaillants F.T.P. ou Front National, qui avaient diffusé des tracts et mené une action armée contre l'ennemi. Ils devaient bien vite aller à Poitiers où les retrouveront le commandant Tassel, le docteur Menchière et Faugon, qui passaient à leur tour à la prison Saint-Maurice le 18 juin 1943. Seuls les trois derniers devaient et nous rapporter le témoignage des souffrances endurées et de l'héroïsme des autres.

Jusque là la prison Saint-Maurice n'avait été qu'un lieu de passage, qui abritait ses hôtes involontaires un jour ou deux. Mais en octobre 1943, en raison du très grand nombre d'arrestations de résistants, la prison de LaFong près La Rochelle, étant comble, Saint-Maurice devint un lieu de séjour durable et les dispositions furent prises à cet effet par la Gestapo. Les résistants arrêtés à partir de la nuit du 8 au 9 octobre 1943 et les jours suivants allaient y séjourner deux mois et plus, au moins les membres du groupe la plus nombreux.

A cette époque, en effet, les dirigeants de la Résistance O.C.M. ayant été arrêtés à La Rochelle dans des circonstances qui n'ont pas encore été bien éclaircies, les interrogatoires habiles, les tortures, les délations permettaient à la Gestapo de prendre dans ses filets la plus grande partie des résistants O.C.M. Deux groupes de même origine, mais nettement séparés dans l'esprit de la Gestapo, comme d'ailleurs dans l'esprit des intéressés, qui ne connaissaient pas leur commune affiliation allaient passer à Saint-Maurice. Le moins nombreux avec Signon, Duaud, le docteurouchaud, devait, peu de temps après être dirigé sur Poitiers et La Pierre-Levée. Le plus nombreux (28 arrestations devaient être maintenues) devait rester à Saint-Maurice jusqu'au 13 décembre 1943. Le séjour commun des deux groupes pendant quelques jours n'allait d'ailleurs pas leur permettre d'éclaircir la similitude d'origine dans la Résistance de patriotes, travaillant pour la même cause et ceux d'entre nous qui ont laissé leur vie dans cette affaire sont morts sans en avoir rien su.

La prison Saint-Maurice n'était pas conçue pour tenir au secret absolu les hommes qu'on y avait enfermés, fort heureusement d'ailleurs, car ceux d'entre nous qui ont acquitté, faute de preuve le doivent à cette impossibilité de nous tenir au secret complet.

La prison comprend des chambres disciplinaires et des cachots, indistinctement et selon les locaux disponibles, les uns furent enfermés dans les cachots, les autres dans les chambres.

Comme il n'existait pas de cuisine, nos familles furent chargées de pourvoir chaque jour à nos repas. Nouvel avantage ainsi, non seulement nous n'étions pas au secret au point de vue des camarades arrêtés dans la même affaire, mais, avec la nourriture, les nouvelles du dehors nous parvenaient aussi. Malgré les affiches rouges, menaçantes, placardées sur les murs à cette époque, les témoignages de sympathie ne nous étaient pas ménagés. Que de dévouement, que d'abnégation nos familles et nos amis ont montré alors. Que de conversations ont pu être échangées avec les amis montés sur les remparts malgré la garde boche toute proche; Rochefort ne reniait pas les résistants enfermés.

Les parents, les amis ne se doutaient cependant pas de ce qui se passait dans la prison et tout ne pouvait être dit alors, s'il n'est pas possible d'entrer dans trop de détails à l'occasion de la cérémonie d'aujourd'hui. Je veux pourtant faire revivre pour vous quelques scènes caractéristiques.

A peine incarcéré, Jean Ray, député de Lorient, était conduit à la Feldgendarmrie. A 7 heures du soir, après un interrogatoire de plus de quatre heures, il avait rapporté dans sa cellule, gémissant, hors d'état de faire un mouvement à peine capable de parler. Il nous raconta (la communication entre nos cellules était facile) l'horreur de cet interrogatoire à coups de nerf de bœuf, les brutalités de quatre policiers se relayant pour le frapper, ses évanouissements, ses réveils à coups de seaux d'eau glacée et toute la nuit nous l'entendîmes gémir sur sa planche. Au matin, il nous appela et nous dit : " Hier j'ai été matraqué, assommé, torturé ils voulaient des noms, des noms. Je n'ai rien dit. Ils veulent arrêter mon fils, faire parler ma femme arrêtée hier, par quels moyens? Ils doivent recommencer aujourd'hui à me torturer. Je sais beaucoup. Je n'ai rien dit hier, mais maintenant j'ai peur de moi. J'ai peur de ne plus avoir le courage de me taire. J'ai bien réfléchi, il faut que je meure. C'est le seul moyen d'empêcher des arrestations nouvelles." Comment dire maintenant ces quatre heures d'efforts impuissants pour mouvoir des membres douloureux, des mains sans force, ces quatre heures de vains efforts d'un homme acharné contre lui-même essayant de se couper les poignets, puis la gorge avec une pauvre lame de rasoir de sûreté, tentant de s'étrangler avec une serviette et un mouchoir, puis le long silence qui suivit jusqu'au moment où enfin un gardien ouvrit les cellules.

Puis ce fut la vision de Mangot, torturé par trois fois incapable de marcher pendant de longues jours, à la suite de coups sous la plante des pieds, de Mangot qui réussit, huit heures de son groupe ayant été arrêtés, à tromper Gestapo et tribunal et à arracher sept acquittements faute de preuve.

... Quelques jours plus tard arrivait Jean Gauthier de Marennes, avec une cuisse aux chairs broyées, éclatées sous les coups de matraque, avec des plaies profondes jusqu'à l'os, en pleine putréfaction. Jean Gauthier à qui l'on voulait couper la jambe et qui devait guérir de cette blessure pour voir prolonger son supplice et finir misérablement au camp de Hatzweiler. Arrivèrent aussi les frères Corichon, Luc, Pierre Whien, Palatin Michetarnes, Baluret de Marennes ou de l'île d'Oléron; Cousandé du groupe de résistance de Montguyon, tous déjà meurtris et qui attendaient dans l'anxiété la reprise des interrogatoires.

Le Gestapo inspirait une terreur profonde compréhensible mais cette terreur était aussi partagée par nos gardiens allemands. Cependant, peut-être, en raison des contacts quotidiens avec les familles, peut-être parce qu'ils avaient encore un cœur et n'avaient pas les méthodes de la Gestapo, ils faisaient leur possible pour adoucir notre sort. L'un d'eux amena un jour dans un couloir des cachots la petite fille de l'alcôve. Quelle vision pour cette enfant, mais aussi qu'elle émotion pour nous quand la lourde porte de l'alcôve s'ouvrit et que l'enfant lui dit " Papa ". Ce simple mot résonna dans le plus profond de l'être chez tous ceux qui l'entendirent et nous nous confîmes ensuite, que nous avions pleuré. Une autre enfant, une fillette, fut amenée voir son père, Jean Gauthier et cette enfant sut habilement glisser à son père un billet que sa mère lui avait confié.

Et plus tard, quand les interrogatoires furent terminés et que nous fûmes groupés par quatre ou cinq dans la même chambre avec quelle joie, malgré nos corps meurtris, n'arrivions-nous pas à voir quelques secondes, les parents, les amis introduits dans la cour de la prison pour apporter les repas. Il fallait pour cela, pénétrer dans la chambre occupée par Langot. Par un trou dans le coin du carreau un petit morceau de bois nous permettait d'écarter la toile de sac qui était devant la vitre perchés sur un lit renversé, chacun notre tour, nous profitions de cette subaine. Vision fugitive certes, mais visions des lieux pour certains d'entre nous.

Dirai-je l'ingéniosité des épouses et des mères pour introduire clandestinement le billet si attendu et le tabac si précieux? Que de recettes ont été échangées en confidence, le petit pain, les oeufs au lait renfermant une petite boîte étanche contenant ce que nous attendions avec impatience, les phrases écrites sur les petits pots en aluminium, ou les lettres, même au linge sale que les allemandes répugnaient à visiter; procédés érudits que nous trouvions très ingénieux mais qui n'étaient plus courts dans les grandes prisons où la ruelle était méthodiquement faite et où, souvent aussi, les collis étaient interdits.

Les interrogatoires à grand renfort de coups de nerf de bœuf se faisaient au premier étage dans les pièces donnant sur l'endroit où nous nous trouvions en ce moment. Les jours où cela avait lieu, les familles devaient attendre dehors que la séance soit terminée, mais il est des femmes qui ont entendu

5
... pas bien étudiés et encore moins réalisés. C'était pourtant relativement facile et de telles facilités ne devaient plus se retrouver.

Après ces souvenirs pénibles, je ne crois pas ternir la mémoire des camarades que nous honorons aujourd'hui en citant ceux faits qui les ont amusés alors dans les moments les plus sombres de leur existence. Il est toujours possible de se détendre et d'oublier quelques instants : c'est nature c'est humain, c'est une force dans l'adversité.

Je pense à Jean Coriche qui avait trouvé moyen de rallumer la lumière après l'extinction des feux qui se faisait très tôt et à l'étonnement des Allemands qui s'en apercevaient le lendemain matin et se reprochaient d'avoir mal fait leur service quand les prisonniers de la chambre éclairée se plaignaient d'avoir dû subir la lumière toute la nuit.

Je pense à un autre camarade dont je tairai le nom car c'est un rescapé. À notre grande joie, il disait des grossièretés à un gardien particulièrement déboussé tout en semblant lui témoigner de l'amitié, allant jusqu'à le ceinturer et le soulever de terre. Le rire épanoui de ce gardien s'appelait Loïs, un rire bien fait pour attirer les brimades : sa satisfaction grotesque déchainait la joie des spectateurs.

La prison Saint-Maurice, ces exemples le prouvent, n'avait rien de la rigueur des geôles parfaitement organisées pour la répression et avec lesquelles nous allions ensuite faire connaissance. Passée à période des interrogatoires, partie la Gestapo, la vie aurait pu être supportable. Le seul homme qui ait quitté directement Saint-Maurice pour le dernier supplice fut un colonel, revêtu de l'uniforme allemand que nous avions connu plus d'un mois, attendant sa grâce et acceptant avec plaisir et reconnaissance les suppléments alimentaires que nous pouvions lui offrir. Le matin de son exécution, qui a dû avoir lieu au Polygone, pour la première fois la prison s'est animée beaucoup plus tôt que d'ordinaire et je crois que nous avons tous été peints de la mort de ce pauvre diable qui avait su gagner notre sympathie.

Le 13 décembre 1943, des commissions cellulaires emmenaient vers une direction inconnue qui devait être celle du port du 86, à Bordeaux, les 28 camarades qui avaient vécu à Saint-Maurice les péripéties que je viens d'indiquer et Saint-Maurice allait redevenir un simple lieu de passage. À noter que le 8 novembre, Jaumais y avait subi une courte incarcération au cours de laquelle il n'avait pas été possible de prendre contact avec lui et qu'en janvier 1944, Emile Marchand devait y passer à son tour.

En ce dimanche, 10 octobre 1948 qui correspond exactement à cinq ans de distance au dimanche de 1943 qui vit le 21ème jour de l'incarcération de nombreux camarades aujourd'hui disparus, il m'est pénible de penser, alors que je viens de les évoquer, alors que la proximité de ce bâtiment qui a abrité nos souffrances et nos espoirs rend plus précis encore leur souvenir, qu'ils sont sortis par cette porte pleine de vie et que nous sommes plus qu'un petit nombre de rescapés pour glorifier leur mémoire et leur apporter notre pieux hommage.

... J'ai déjà indiqué que les premiers parmi les détenus passés à St-Maurice, Boureau et Billion avaient été ensuite fusillés.

Georges Quinault devait finir en camp de concentration.

René Petit, Gilles, Jamain allaient aussi être fusillés avec Henri Salle, Pierre Jabouille et Chapin.

Etchebarne, Palacin, Duc, les frères Gorichon,

Whien étaient promis au peloton d'exécution.

Jean May, Mangot, Georges Guérineau, Jean Gauthier Baluret, Gerbaud, Perdriau, Haud, Emile Marchand ne survivaient pas au camp de concentration.

Et depuis la libération, alors que le but pour lequel tant de sacrifices avaient été faits, tant de sang héroïque avait été versé, alors que ce but était atteint, d'autres noms sont venus s'ajouter. La perte de René Chauvet, de Roger Denis, de Clovis Laimé, de Saunier qui connaissaient la force et les outrances de la vindicte allemande, mais qui s'en étaient trouvés que confirmés dans leur esprit de résistance n'ajoutant aux pertes déjà cruellement ressenties.

Rocheport a payé un lourd tribut, d'autant plus que bien d'autres résistants sont aussi disparus sans être passés à St-Maurice.

Je ne tirerai pas de conclusion sur l'utilité ou non de leurs sacrifices. Ceux qui meurent pour un noble idéal sont toujours glorieux et leur sacrifice n'est jamais vain si, parmi ceux qui vivent il en est qui les ont compris et qui cherchent à continuer l'œuvre qu'ils avaient ébauchée.

La seule chose contre laquelle je voudrais m'élever c'est l'oubli. Or, une cérémonie comme celle d'aujourd'hui montre assez clairement que tout le monde n'oublie pas. L'après-midi que la section locale de la F.R.D.L.R.P. et l'O.C.M. ont trouvé pour perpétuer en ce lieu la mémoire des camarades qui, après y avoir passé et souffert, sont morts pour que la France vive, le montre assez. Seuls, ceux dont la conscience n'est pas tranquille peuvent se trouver offusquer du rappel des souffrances et du martyre de ces purs Français et se trouver gênés de rencontrer dans bien des endroits le rappel de leurs noms et de leurs exploits.

Nous sommes encore quelques uns qui avons connu leurs espoirs, qui avons partagé et compris leur idéal et nous disons qu'il faut, non seulement éviter l'oubli, mais encore continuer le combat qu'ils avaient engagé contre les forces de haine, de mensonges et de guerre, continuer le combat pour que la France, dans la paix et la prospérité redevienne la terre de liberté, de justice et de fraternité à laquelle ils ont sacrifié leur vie parce qu'ils ont cru en elle jusqu'à leur mort. Tout incroyant que je suis, je suis encore certain de ne pas trahir leur mémoire en affirmant qu'ils se seraient tous pleinement associés à l'appel que l'abbé Louis a si magnifiquement lancé ce matin au cours de la cérémonie religieuse.